



2024 : un grand cru !

L'édition 2024 du festival Barjac m'en Chante fut sans nul doute placée sous le signe de la singularité des 33 artistes qui se sont succédés sur les 5 scènes.

Des figures de caractère, comme **Christian Olivier (des Têtes Raides)** éternel poète au verbe haut, **Oldelaf** et son humour mordant, ou encore **Melissmell** et sa chanson révolutionnée.

Des propositions artistiques originales, sur le fond et la forme, comme le magistral duo du **Cirque des Mirages** ou encore l'étonnant groupe **No Mad** entièrement en acoustique et éclairé à la bougie.

Une édition de caractère donc, donnant également la part belle aux artistes « découvertes », pour beaucoup venu·es de la région occitanie : **Lolita Delmonteil**, **Simon Chouf**, ou encore le groupe de rappeur Toulousain **HYL**.

Six jours de chanson haute en couleur, rassemblant toutes les générations et offrant un panel très large du paysage actuel de la chanson d'expression francophone.

« Julie Berthon, directrice artistique, vient de rendre sa copie et, disons-le tout net, Barjac 2024 sera, à nouveau, un grand et beau festival. Tant qu'on aimerait être plus vieux de deux saisons pour le vivre, là, tout de suite. A nouveau une programmation qui ne ressemble pas aux précédentes, à croire que la chanson est pléthorique, sans limite, toujours régénérée. C'est le cas, encore faut-il le montrer, le prouver. C'est chose faite. [...] C'est désormais feu d'artifice continu, où on va d'émotions en surprises.

[...] Une fois encore, nous avons l'impression d'explorer tous les recoins de la chanson, au moins ceux qui n'ont pas été préemptés par ce chaud business qui affadit et pervertit tout ce qu'il touche.

[...] Avec une telle proposition, vous ne prenez pas trop de risques : cette programmation de ouf vous ira comme un gant. C'est celle dont vous rêvez.»

Michel Kemper,
Nos Enchanteurs
19 janvier 2024



© Jérémy Lopez

Drôle d'époque...

Mais où est donc le « monde d'après » ? Englouti ?...

En réalité, non. Nous y sommes. Seulement voilà : tout ce que nous nous étions autorisé à rêver a finalement laissé place au pire. Difficile de ne pas faire le douloureux constat d'une reculée significative. « La convergence des brutes » semble avoir pris le pas sur nos frêles espérances. Et pourtant ce n'est pas vraiment la fin d'un monde que nous pleurons. Ce qui paraît de plus en plus nous échapper ce sont les valeurs qui rassemblent.

Reflète de la société, le monde culturel en fait particulièrement les frais et voilà qu'il cherche ses repères. Quoi de plus normal face au mépris qu'on lui oppose, relégué en haut lieu à de macabres stratégies politiques. La Culture ne semble plus être pensée en priorité comme rempart à la bêtise et au repli sur soi. Face à cette (dé)culture organisée qui gagne du terrain, nous ne pouvons pas abandonner. Le meilleur que nous puissions faire est de continuer à préserver ce socle commun, avec force et conviction, basé sur de profondes valeurs humanistes et solidaires. Fort heureusement, il existe encore des petits havres de paix où le temps ne se presse pas et où l'envie de partager est plus forte. Le festival Barjac M'en Chante en fait partie et pour sa 29^{ième} édition, il s'est mis sur son trente-et-un !

Plus d'une trentaine d'artistes seront au rendez-vous. Retrouvailles pour certain·es quand d'autres fouleront l'une des 6 scènes du festival pour la première fois. Des formes inattendues, de la chanson drôle mais pas que, des artistes à l'engagement sincère, des emprunteurs de répertoire, des fêlés de poésie, des slameurs à l'accent qui chante, des talents en herbe ...

De la chanson multicolore en somme !

Un flot d'émotions et d'histoires à se raconter pendant 6 jours à l'ombre des platanes, en sirotant des mots tendres ou révoltés.

Je souhaite en tout premier lieu remercier l'ensemble des artistes et des productions qui les accompagnent pour leur engagement et leur confiance, je sais combien les temps sont durs pour nombre d'entre eux.

Merci à la mairie de Barjac pour son aide si précieuse.

Merci aux collectivités territoriales, à l'ensemble de nos partenaires et mécènes pour leur soutien. Et bien sûr, j'adresse un immense et fraternel salut à la remarquable équipe de Chant Libre qui ne lâche rien !

Enfin, merci à vous, chères festivalières, chers festivaliers, et bienvenu·es à Barjac, cité heureuse de la chanson, pour cette nouvelle édition ! Je vous souhaite à toutes et à tous un chaleureux et surprenant festival 2024 !

Julie Berthon,
Directrice artistique

LE FESTIVAL

- L'ouverture d'un **nouveau lieu** pour les spectacles à destination du jeune public
- Des formes de spectacles jeune public plus étoffées
- L'ouverture à des **formes de spectacles insolites**, dépassant la forme « concert »
- La mise en place d'**ateliers d'écriture ouverts à tous les publics**
- Une large place aux artistes « découvertes »
- 1/3 de la programmation dédié aux **artistes régionaux** et soutenus par le Réseau Chanson Occitanie
- **Des scènes ouvertes** encadrées professionnellement
- La reconduction d'un créneau « **scène accompagnement** » en partenariat avec La Manufacture Chanson pour participer à l'aide au développement d'un artiste
- La reconduction de l'**émission de radio en direct** du festival en partenariat avec la radio locale « Grille Ouverte »
- **Grille tarifaire** avantageuse en faveur des Barjacois·es et des publics abonnés dans les structures du territoire pour favoriser le ré-ancrage territorial et la gratuité pour les moins de 12ans et les minima sociaux sur tous les concerts
- Le **renforcement des actions éco-citoyennes** avec entre autre la diminution du plastique, des accès à l'eau en libre service, l'encouragement au co-voiturage.

HORS FESTIVAL

- Des ateliers d'écritures dans 3 classes du territoire durant toute l'année scolaire avec restitution en avril
- Deux **concerts au printemps** en avant-première du festival
 - 1 à destination du jeune public
 - 1 tout public
- Un **partenariat renforcé avec La Maison de l'Eau**, acteur culturel local
- **Rencontres des acteurs culturels locaux** pour organiser différents types de collaborations, et développer la mutualisation



En CouLisses

QUELQUES BRÈVES, UN PETIT BLOC-NOTES POUR LE TRIMESTRE À VENIR.

BARJAC M'EN CHANTE



Délicatement concocté par Julie Berthon, directrice artistique et défricheuse, le festival de Barjac n'a pas à rougir de la comparaison avec les éditions précédentes. La Mecque plus ultra de la chanson sera cette année encore l'occasion d'un pèlerinage en terres chansonnesques, avec un programme propre à faire se damner tout amateur normalement constitué. Les réjouissances débiteront le samedi 27 juillet avec le vernissage de l'exposition de dessins *Les chansons à se pendre*, de Didier Tronchet — par ailleurs auteur délicat en 2022 d'un *Petit éloge de la chanson française* —, vernissage suivi le soir même du concert d'ouverture avec BlauBird et Christian Olivier (Têtes Raides).

La suite ne vous laissera guère de répit — jugez plutôt, petits gourmands !

Le dimanche 28 : Guilhem Valayé, Lolita Delmonteil, Mymytchell, Thomas Pitiot et Oldelaf ; le lundi 29 : Léo Haag, Marie Fortuit (*Anne Sylvestre, la vie en vrai*), La Pietà, Chouf, Tribu Nougaro et Cyril Mokaïesh ; le mardi 30 : Thomas Pitiot, Evelyne Gallet, Boule, Nawel Dombrowsky et Le Cirque des Mirages ; le mercredi 31 : Clara Sanchez, No Mad, Romain Lemire, Hector ou rien, Melissmell et Ben Herbert Larue ; enfin, le jeudi 1^{er} août : Marie Sigal, Hyl, Phanee de Pool et Barcella. Sans oublier la remise du prix Jacques-Douai et la scène ouverte, chaque soir après le dernier concert... qu'on se le dise ! BARJACMENCHANTE.ORG

Patrick Engel

Barjac 2024 : la programmation idéale !

L'annonce de la programmation de Barjac m'en chante est toujours grand événement et, à ce titre, scrutée, soupesée, commentée plus que n'importe quel autre festival. Par l'amateur de chanson qui, la dernière semaine de juillet, prendra ou pas la route de cette petite commune du Gard, certes ; par aussi tous les programmeurs de cette chanson indépendante qui peuvent voir en cette programmation, avec raison, un modèle, une impulsion, des élans du cœur, de nouveaux fruits de la passion à faire découvrir, pour prolonger le plaisir et nourrir sa propre saison.

Julie Berthon, directrice artistique, vient de rendre sa copie et, disons-le tout net, Barjac 2024 sera, à nouveau, un grand et beau festival. Tant qu'on aimerait être plus vieux de deux saisons pour le vivre, là, tout de suite. A nouveau une programmation qui ne ressemble pas aux précédentes, à croire que la chanson est pléthorique, sans limite, toujours régénérée. C'est le cas, encore faut-il le montrer, le prouver. C'est chose faite.

Jadis, à tort ou à raison, on a pu avoir l'impression que les étés barjacois se ressemblaient, que c'était toujours les mêmes, programmation immuable dans un pré carré de la chanson qui hésitait à s'ouvrir à tous ces jeunes artistes qui frappaient, la plupart du temps en vain, à la porte de ce festival-étalon. C'est désormais feu d'artifice continu, où on va d'émotions en surprises.

Une fois encore, nous avons l'impression d'explorer tous les recoins de la chanson, au moins ceux qui n'ont pas été préemptés par ce chaud business qui affadit et pervertit tout ce qu'il touche. Chaque année, le potentiel visiteur fouille dans cette programmation ce

qui va le décider car être festivalier a un coût : déplacement, hébergement, repas, billetterie, à-côtés (ne serait-ce que le budget disques et livres, de ceux qu'on trouve difficilement ailleurs) : il soupèse le coût de sa passion, de cette drogue douce, cet alcool fort qu'est Barjac. Avec une telle proposition, vous ne prenez pas trop de risques : cette programmation de ouf vous ira comme un gant. C'est celle dont vous rêvez.

C'est aussi cette part de la chanson qui est invisible, inaudible aux yeux, aux oreilles des gens. Se battre pour faire exister ce pan important de l'exception culturelle française, seuls contre tous, c'est le mérite de Barjac m'en chante et de quelques autres festivals rebelles. Si cette chanson existe encore, ils n'y sont pas pour rien. Soutenir la chanson, outre le fait d'aller voir ces artistes en concerts, d'acheter leurs disques (si si, le CD existe encore, les lecteurs de CD aussi contrairement à ce qu'on veut vous faire croire !), c'est soutenir ces lieux de résistance, ces « villages gaulois » dont Barjac est un peu la Capitale. Pas d'hésitation donc, surtout devant une telle et si magnifique programmation.

Cerise sur le gâteau, la bande dessinée sera du voyage : l'exposition de dessins de Didier Tronchet, l'heureux papa tant de Raymond Calbuth que de Jean-Claude Tergal, des Deux cons et de multiples autres bédés, et d'un « Petit éloge de la chanson française » en 2022. Le mariage entre la chanson et la bédé est célébré depuis longtemps, Tronchet l'atteste avec brio.

Michel Kemper

19 janvier 2024

« Nous avons du caractère, comme la chanson que nous défendons »

JULIE BERTHON

Du 27 juillet au 1^{er} août, la 29^e édition du festival Barjac m'en chante, programmant une trentaine d'artistes, poursuivra son œuvre : par les mots, faire œuvre d'humanité et de résistance.

Stéphane Barbier
sbarbier@midilibre.com

Votre éditó évoque une culture méprisée qui n'est plus pensée comme un repart au repli sur soi. Ce constat impulse-t-il une volonté de ne pas céder de terrain à la marchandisation de la culture ?

C'est une évidence. Je suis portée par l'association Chant libre et ses membres dans cette idée que l'on ne doit rien lâcher sur l'accès à la culture pour tous et des valeurs humanistes. Cela paraît des notions basiques, mais elles sont tellement bafouées en ce moment. D'autant plus que l'événement est basé sur le plaisir d'être ensemble dans une forme de bienveillance. Je salue vraiment les membres de l'association qui ne déroge pas à cette règle. Et lorsqu'il y a des débats, ils reviennent toujours à ces valeurs et cela nous recentre : la culture est un barrage aux idées nauséabondes.



Des artistes toujours en quête, nourris de plusieurs formes artistiques



Depuis la crise du Covid, comment s'est dégradée la situation de la culture ? Il y a un écart qui se creuse avec

d'un côté l'appauvrissement des gens qui compose le milieu culturel (dans la chanson, les artistes et les producteurs, et les équipes en paient particulièrement les frais) et de l'autre la surexposition et surmédiatisation de quelques artistes. Et puis, il y a la question du sens de la culture : fait-on une culture de masse ou essayons-nous de mettre du sens ? Cette question n'est pas nouvelle, mais la notion de culture populaire se délite un peu.

Pour cette 29^e édition, le festival, fidèlement à son histoire, ne succombe donc pas aux sirènes de la médiatisation.

On a rebrassé la question de la notoriété parce que l'on est toujours en quête de public, mais nous n'irons pas vers des artistes plus médiatisés car c'est sur la découverte que l'on tient. Certes, il y a peut-être quelques noms qui parleront, comme Christian Olivier, le chanteur des Têtes raides qui s'est emparé de textes d'auteurs révolutionnaires russes, Barcella ou Oldelaf, mais ils ne se sont jamais compromis. L'important, ce sont des artistes toujours en quête, nourris de plusieurs formes artistiques, proche d'une certaine forme de poésie.

En effet miroir, certains artistes foulent la scène pour la première fois et d'autres adoptent des formes artistiques singulières.

Il faut relever qu'énormément d'artistes sont originaires d'Oc-



Julie Berthon, directrice artistique du festival.

JÉRÉMY LOPEZ

citanie et que la particularité, cette année, s'incarne au travers de formes artistiques atypiques. Cela va donc au-delà de la forme concert. Le cirque des Mirages est à mi-chemin entre le théâtre et la chanson. La comédienne Marie Fortuit monte un spectacle hybride sur son cheminement avec Anne Sylvestre. Ce sont de fortes personnalités car nous avons du caractère, comme la chanson que nous défendons ! Lolita Delmonteil, Marie Sigal, Mymytchell ou Hyl sont eux de jeunes artistes dans le métier qui vont vivre leur première scène.

De la chanson de caractère auquel rend hommage Didier Tronchet, dans son exposition Chanson à se pendre

Ce sera très chouette ! Il va passer quelques jours avec nous, organiser un quiz musical, une ren-

contre sera aussi proposée.

La scène ouverte demeure en programmation...

C'est un "off" que l'on organise pour des artistes non programmés qui, après inscription, présentent deux ou trois chansons. C'est un rendez-vous très attendu.

La nouveauté, c'est également que Barjac m'en chante fête le printemps, les 26 et 27 avril.

Oui, en plus du concert de Nicolas Moro (samedi, 21h au château), trois ateliers d'écriture pour les enfants des écoles de Barjac et Saint-Sauveur-de-Cruzières aboutiront à une restitution suivie d'un concert jeune public, Zébre à trois, le vendredi à 19h.

> Programmation et billetterie sur le site barjacmenchante.org

Barjac enchante la chanson française

FESTIVAL

DU 27 JUILLET AU 1^{ER} AOÛT, LA 29^E ÉDITION DU FESTIVAL BARJAC M'EN CHANTE PROPOSE 35 CONCERTS POUR METTRE LES TEXTES DE LA CHANSON FRANÇAISE À L'HONNEUR.

C'est parti pour six jours de fête autour de la chanson française dans le village de Barjac, au nord du Gard.

Si le festival veut être une parenthèse joyeuse au milieu d'une actualité morose, il n'en oublie pas moins ses valeurs d'inclusion. « On réaffirme évidemment notre volonté d'être ouvert à tous et toutes et d'organiser un événement culturel accessible. Le festival est focalisé sur une certaine forme d'exigence de composition et d'écriture. Nous sommes très soucieux qu'il y ait une forme de parole et de poésie qui soit portée, qu'elle soit engagée ou non. Ce n'est pas une condition pour venir ici mais forcément, ça finit par rassembler des artistes qui se retrouvent sur certaines idées du monde », prévient Julie Berthon.

Oldelaf en tête d'affiche

Pour cela, la directrice artistique du festival a concoc-té un programme ambitieux



Le membre fondateur du groupe des Têtes raides Christian Olivier, se produira en ouverture de Barjac m'en chante le 27 juillet (21h30). PHOTO DR

autour de 35 concerts. Christian Olivier, du groupe les Têtes Raides, ouvrira le bal samedi 27 juillet en reprenant d'ailleurs plusieurs morceaux de son groupe de rock. Dimanche 28, Guilhem Valayer jouera dans la petite salle Jean-Louis Trintignant alors que les artistes occitans Lolita Delmonteil et Mymytchel se produiront au Chapiteau avant qu'Oldelaf, l'auteur de la

Tristitude, prenne le relais à l'espace Jean Ferrat dans la soirée.

Lundi 29 deux nouveaux espaces seront ouverts, avec le jardin des papotages et la nouvelle salle Anne Sylvestre - du nom de la marraine historique du festival - lieu destiné au jeune public. Le soir, un premier hommage sera rendu à Claude Nougaro avant que Cyril Mokaïesh ne reprenne des mor-

ceaux de Georges Moustaki. Mardi 30 au soir, c'est le Cirque des mirages, sorte de cabaret révolutionnaire, qui occupera la scène de l'Espace Jean Ferrat.

Mercredi 31 et jeudi 1^{er} août, place au groupe No Mad (15h). Melissmell et Ben Herbert Larue enflammeront la scène mercredi soir avant que Phanee de Pool et Barcella ne clôturent le festival jeudi soir.

TRISTAN ARNAUD



FrancoFans

LE BIMESTRIEL INDÉ DE LA SCÈNE FRANCOPHONE

SPÉCIAL FESTIVALS D'ÉTÉ 2024 HORS-SÉRIE GRATUIT

PAUSE GUITARE
FESTIVAL OFF D'AVIGNON
AU FIL DU SON
MUSICALARUE
BARJAC M'EN CHANTE
FESTIV'ALLIER
STAGE-FESTIVAL DARC
L'ESTIVAL
PRIX CHARLES CROS
DES LYCÉENS



© Chantal Bouhanna



Barjac m'en chante

Quand la chanson a du caractère

Pour sa 29^e édition, ce fief de la chanson à texte continue de mettre à l'honneur la chanson francophone et la poésie. Du 27 juillet au 1^{er} août, la cité gardoise (30) sera l'incontournable carrefour de la chanson qui fait sens.

Concevoir une nouvelle programmation tout en préservant le fameux « esprit de Barjac » n'est pas une chose aisée. La directrice artistique de Barjac m'en chante, Julie Berthon, a fait preuve d'audace et d'inventivité pour nous promettre des lendemains qui chantent : « Cette année, et de manière un peu naturelle, mes choix se sont portés sur des artistes hauts en verbe, charismatiques et qui, pour certains, portent leur parole sous des formes artistiques atypiques. Sans doute est-ce le reflet d'un besoin obstiné de dire que malgré la con-

joncture, la morosité, le manque de perspectives heureuses dans le milieu de la culture, il faut continuer à combattre par la poésie et le verbe. »

Deux axes principaux se dégagent de cette édition 2024 : « Primo, mon lien intime avec le théâtre, avec la façon qu'un artiste a d'aborder la scène. Le souci précis du récit, du rythme, la manière de raconter une histoire, d'inventer un fil rouge même invisible pour faire ce qui deviendra un spectacle. Secundo, des choix sans doute mus par la volonté qu'ils soient indiscutables, qu'ils ne fassent pas l'unanimité non, surtout pas,

ce serait la pensée unique, mais que la puissance de chacun des artistes soit des uppercuts », résume Julie Berthon.

Avec trente-cinq concerts répartis en divers lieux et les dispositifs traditionnels (scènes ouvertes, Rencontres de onze heures moins onze, Apéro thème de midi Cèze), il y en aura pour tous les goûts et toutes les couleurs. Comment préparer son programme Barjac ? Malgré la difficulté de la tâche, c'est avec le cœur lourd que la directrice a accepté de sélectionner cinq concerts à ne pas rater. Les « bombes de Barjac » 2024. ☒

Le Cirque des Mirages

« Yanowski me fascine depuis longtemps. Le duo mythique qu'il forme avec Fred Parker au piano est époustoufflant de fantaisie, d'insolence et de poésie. De la chanson « expressionniste » à la croisée des chemins entre théâtre, chanson et cabaret. C'est fou de précision et d'envolées lyriques. On rentre dans leurs histoires comme on dévore un livre ou comme on se plonge dans un film. Si on ne connaît pas, c'est à découvrir de toute urgence. »

Mardi 30 juillet à l'Espace Jean Ferrat (21h30)

Marie Fortuit

« Elle présentera La vie en vrai (avec Anne Sylvestre), un spectacle hybride, entre théâtre et chanson. Cette comédienne et metteuse

en scène livre un récit qui raconte comment l'œuvre poétique et politique d'Anne Sylvestre a forgé son parcours d'artiste. C'est bien écrit, bien chanté. Le duo avec la pianiste



© Thomas Bozzato

No Mad

Lucie Sansen est d'une grande sensibilité. En avançant dans le spectacle, la métamorphose opère et on finit par lui trouver une ressemblance physique avec Anne. C'est extrêmement troublant et touchant. »

Lundi 29 & mardi 30 juillet à la salle Trintignant (15h)

No Mad

« Voilà un groupe original qui crée la surprise dans le milieu de la chanson ces derniers temps. Pourtant, ils n'en sont pas à leurs débuts ! Ce qui me touche particulièrement dans ce collectif, c'est la force qui s'en dégage, sa pugnacité à tenir depuis des années une ligne artistique sans jamais céder à quelconque effet de mode, en prenant des risques, tant sur le choix des textes que sur la composition. La musique et le chant sont d'une puissance rare sur ce dernier spectacle, qui, à Barjac, ne sera pas sonorisé pour favoriser le détail de l'écoute et éclairé à la bougie. Émotions fortes assurées ! »

Mercredi 31 juillet & jeudi 1^{er} août à la salle Trintignant (15h)

Phanee de Pool

« Cette artiste n'a pas sa langue dans sa poche, en plus d'une forte présence et d'une insolence. Entre textes parlés, slamés et comédie. Un vrai phénomène ! Une forme inclassable. De la chanson, mais pas que. Des textes très bien écrits. Il en ressort une grande forme de liberté et d'énergie. »

Jeudi 1^{er} août à l'Espace Jean Ferrat (21h30)

LA PROGRAMMATION

Samedi 27 juillet

BlauBird, Christian Olivier

Dimanche 28 juillet

Guilhem Valayé, Lolita Delmonteil, Mymymitchell, Oldelaf, Thomas Pitiot

Lundi 29 juillet

Cyril Mokaiesh, La Pièta, La Petite Pièta, Léo Haag, Marie Fortuit, Simon Chouf, Tribu Nougaro

Mardi 30 juillet

Boule, Évelyne Gallet, Le Cirque des Mirages, Léo Haag, Marie Fortuit, Nawel Dombrowsky, Thomas Pitiot

Mercredi 31 juillet

Abel, Ben Herbert Larue, Clara Sanchez, Hector ou rien, Melissmell, No Mad, Romain Lemire

Jeudi 1^{er} août

Barcella, Clara Sanchez, HYL, Le Bal du Limonaire, Marie Sigal, No Mad, Phanee de Pool

<https://barjacmenchante.org>



© Hadrien Picard

CHRISTIAN OLIVIER IL N'EST QUE POÉSIE !

« On a presque envie de dire que le choix est facile quand on parle des artistes à fort tempérament. Mais tout de même : quel artiste complet ! Et quelle poésie dans l'ensemble de son œuvre ! La poésie partout, à tous les étages. Il y a du théâtre là aussi – j'y reviens beaucoup au théâtre –, un sens de la scène incroyable. Tout est précis, maîtrisé, incarné. Dès le premier mot posé, on est suspendu en l'air, il nous emmène où il veut ! Et là où il nous emmène, ce n'est que poésie. »

Samedi 27 juillet à l'Espace Jean Ferrat (21h30)

Barjac 2024. Quand la poésie fait l'art-évolution

Samedi 27 juillet 2024, Espace Jean Ferrat – Cour du Château de Barjac (Gard), par Franck Halimi.



Christian Olivier Barjac 2024 Photo ©Anne-Marie Panigada

Le titre de l'édito du programme de Barjac m'en chante 2024 donne le ton : « Drôle d'époque... ». La directrice artistique du plus grand des petits festivals de chanson de caractère, Julie Berthon, y évoque avec pertinence et impertinence « La convergence des brutes [qui] semble avoir pris le pas sur nos frères espérances. » Et l'audacieuse programmation de la soirée d'ouverture avec BlauBird suivie de Christian Olivier à L'Espace Jean Ferrat illustre significativement cette ambition. En honorant la poésie sous deux visages singuliers et deux voix ô combien différentes.

Quand BlauBird (« oiseau bleu » en germano-british) ouvre cette 29ème édition du festival dans ce lieu emblématique qu'est la Cour du Château avec le sample « Calme des nuits » qu'elle a imaginé et fabriqué avec le Professeur Inlassable (ce drôle de sorcier qui effectue des collages sonores aussi étonnants qu'inventifs) pour en faire un véritable décor acoustique, on est intrigué. Et puis, lorsqu'elle enchaîne avec le célèbre poème de Victor Hugo « Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne », le temps suspend son vol, mais pas l'escadrille d'oiseaux qui s'élève alors dans la voûte céleste, comme pour nous signifier que nous partons pour un drôle de voyage au long cours.



BlauBird Barjac 2024 Photo ©Anne-Marie Panigada

Illico happé par la voix profonde (voire « cocoonante ») de la chanteuse – enveloppée dans un univers mixant son sobre piano au violon sensible de son mari, Olivier Slabiak (fondateur du groupe Les Yeux noirs) -, je me laisse porter par la musique de la fameuse poésie, tout en en redécouvrant le sens profond. Extrait des Contemplations, il s'agit d'un poème d'amour et de deuil que Victor Hugo a écrit en hommage à sa fille Léopoldine, dans lequel il évoque son pèlerinage annuel sur sa tombe. Transcender ainsi une ineffable douleur pour en faire un objet artistique est vieux comme le monde et, pourtant, quand une œuvre nouvelle de qualité vient me chatouiller l'ouïe de finesse de la sorte, je ne peux m'empêcher de me réconcilier avec ce monde intranquille qui nous entoure et nous pénètre.

« [...] audacieuse programmation de la soirée d'ouverture honorant la poésie sous deux visages singuliers [...] »

NOS ENCHANTEURS

le quotidien de la chanson

Barjac 2024 : le chant déchirant de Guilhem Valayé

Dimanche 28 juillet 2024, Salle Trintignant, Barjac, Par Michel Kemper.



Guilhem Valayé Salle Trintignant Barjac 2024 – Capture vidéo Festival

« Bienvenue sous l'aisselle du diable en terme de température ! » Dans la fournaise de la salle Trintignant, qui plus quand nos corps s'épuisent d'une laborieuse digestion, il est probable que nous ne soyons pas tout à fait disponibles. J'avoue, je dormais. Mais pas tout à fait, dans un léthargie bienvenue, un demi sommeil propice à mieux encore recevoir ce doux déluge de notes et les mots qu'il charriait.

L'état parfait, en fait, pour apprécier la préciosité, la permaculture du chant de Valayé, cette raisonnable car tranquille symphonie à la vie, à la terre, à ce qu'on espère d'elle, à ce qu'elle désespère de nous. Et « toutes ces influences qui se bousculent dans le buccal, le bocal ». Sa poésie, images à tiroirs, a infusé mon quasi-coma d'une beauté alors inédite, qui presque confine à la béatitude. C'est vous dire combien j'ai apprécié, admiré.

Guilhem Valayé, vous connaissez, pour peu que vous ayez, il y a pas si longtemps, écouté les plages de Trois Minutes sur Mer, le groupe. C'est le même, mais dans une autre part de son art, de ses chansons. Des chansons ? En fait ça n'en est justement pas, mais un chant, lent et déchirant, presque statique, dont les notes discrètement oscillent, tremblent comme la peau aux premières froidures, qui a en lui l'espoir d'un semis et le désespoir du présent : « Pourtant il nous fait tenir tête / Aux rois qui nous tordent les bras », sous un vocable qui presque suggère la grâce, la colère est parfois présente, presque la révolte. Le calme avant la tempête. Des mots posés qui sont autant d'émotions, impressions et relations, contours d'ombres. Des gouttes de pluie (si seulement...) et de rosée qui font leur effet, irriguant un discours résolument de bon sens au service de la sève, de la vie. « Et ce que t'entends / Qui bat qui boxe / C'est mon cœur qui cogne / Contre la noirceur ».

Barjac 2024 : Oldelaf, la rigolitude

Dimanche 28 juillet 2024, Espace Jean Ferrat – Cour du Château de Barjac (Gard), Par Michel Kemper.



Oldelaf à Barjac 2024 Photo ©Didier Kovacs

Il y a vingt ans, un Oldelaf aurait été reconduit aux frontières communales couvert de goudron et de plumes : pas de ça dans la cité de nos respectables chansons de paroles. Pas tant par les directions respectives du festival d'ailleurs, je crois, mais par les festivaliers d'alors qui, en groupe, en ligue, en procession, blessés dans leurs inébranlables certitudes, auraient signifié à l'humoriste-chanteur leur violente fin de non-recevoir. Comme quoi les temps changent. Si désormais tout semble urticant dans une société qui se supporte de plus en plus mal, les amateurs de chanson, eux, ont appris la sagesse et écoutent désormais ce qu'hier ils auraient conchié ; les chapelles sectaires se sont muées on ne sait comment en lieux d'écoute et de convivialité, les râleurs ont disparu.

Oldelaf peut ainsi venir chanter ses p'tites chansons en un terrain apaisé, déminé, pacifié. Tout au plus pourra-t-on commenter qu'il ne fait pas le poids, que Pitiot qui le précédait est autrement plus costaud. N'empêche que l'auteur de *La Tristitude* est bienvenu ici, raisonnable marée de fraîcheur en pleine alerte canicule. Encore que le terme de fraîcheur soit discutable, le répertoire présenté étant proche de la date de préemption : il conviendra que, la prochaine fois, il renouvelle gags et chansons, trop éventés et polis par le temps. Là encore, le terme « poli », euh... Rien de nouveau sous le soleil avec Oldelaf, et rien de vraiment spectaculaire : ça n'a rien d'un grand récital. Pas d'effet de manche, pas de lyrisme pour ce récital de fin de tournée, mais la légèreté, l'insolence. La simplicité aussi. En fait, la recette de chansons qui s'incrument facilement dans nos caboches, s'y accrochent contre vents et marées, y jouant les forcenés. Je ne dis pas ça cause à mon prénom, mais le C'est Michel d'Oldelaf devient par lui un grand classique dès qu'il s'y fraye un chemin.

L'Hôtel Ibis pareillement, d'autant plus si on y a trompé sa [ou son] moitié entre treize heures et treize heures dix : on culpabilise moins en fredonnant cette inaltérable chanson. Oldelaf à Barjac, on chipotera pour le principe, cause notre statut social, cette aura que confère l'obtention de son pass de festivalier. Mais on rira, discrètement ou à gorge déployée. Après tout, Pitiot et Guilhem Valayé ont fait auparavant le job de l'hyper qualité, coché les cases culturelles et politiques : c'est champ libre à la pire déconne. Le rigolo de fin de soirée et ses deux acolytes, tout aussi clowns que lui, peuvent ensuite blaguer sur tout, tout passer en dérision, même *La Peine de mort* : tout est permis, tout est possible. Et on ne va pas s'en priver...

Dans l'assistance, en regardant bien, un hôte qui se tord de rire comme les autres : le dessinateur Didier Tronchet. Ses personnages Raymond Calbuth et Jean-Claude Tergal, ses autres que sont *Les Deux cons* aussi, ne sont pas si éloignés du monde décapant et détergent d'Oldelaf. L'un dessine, l'autre chante, en des scénarios cousins. C'est le même rire.

Barjac 2024. Thomas Pitiot, le bel humain

28 juillet 2024, Barjac m'enchante, Espace Jean Ferrat, par Michel Kemper.



Thomas Pitiot sur la scène de Barjac © photos Anne-Marie Panigada

Pitiot par deux fois. A la salle Anne-Sylvestre pour ravir un jeune public avec sa Reine des patates. Et à l'Esplanade Jean-Ferrat pour nous faire entendre ses nouvelles chansons, celles de son disque Chéri Coco. Deux fois cadeau, deux fois bingo.

Qu'il s'adresse aux mômes ou à leurs grands-parents, le discours ne change guère d'ailleurs : Thomas Pitiot est un humaniste, dont l'univers est peuplé des gens du quotidien. C'est un grand frangin bienveillant, observant le monde dans ce qu'il a de bien ou de moins bien, et nous le rapportant avec tendresse, et déjà la mélancolie de l'instant. Parfois avec froide colère, quand il nous chante cette terre volée, violée : « Il n'y aura pas de paix sur une terre volée / Jamais de nuit tranquille ni d'espoir partagé ». Ou quand il nous chante Tu auras beau, portrait sans indulgence d'un qui corrompt, excite les démons, nous fait peur, distribue les médailles et efface les détails (le portrait-robot est ma foi saisissant) : « Tu auras beau tout raboter / Tu n'auras jamais notre beauté ». Le propos est net, précis, qui ne laisse pas la place au doute.

Comme tout le récital : un co-plateau est une contrainte où l'artiste se doit d'abdiquer quelques titres et parfois les commentaires qu'il aime faire entre ceux-ci. Là, Pitiot ne s'embarrasse d'aucuns et va droit à l'essentiel, il n'en est que plus efficace encore. Pour vous dire, je ne l'ai jamais vu aussi direct, aussi impressionnant. Aussi efficace. Comme la lame la plus affûtée qui puisse être, et ses propos n'en sont que plus tranchants : ainsi ce Ils vendent tout, texte fleuve qui coule de source depuis quinze ans, implacable réquisitoire contre cette société marchande où seul compte l'argent, où l'humain ne vaut rien : « Ils vendent l'idée laïque / En dépeçant l'universel [...] Ils sont vendu la signification / Du mot public / Celui qui s'oppose aux lois de l'argent / Est archaïque ».



Le chanteur du 9.3 devenu Occitan, « je suis d'ici / je suis de là », qui est bien « plus de La Ciotat / que du côté d'Eric Ciotti » est tant ce chanteur engagé et résolu que le tendre papa qui mène ses enfants à la crèche et rend singulier hommage aux dames de la crèche, ce bouffeur de témoins de Jéhovah, cet homme-empathie au regard tourné vers l'Afrique... Ce vivant qui nous fait tant aimer l'humain, celui qu'il est, ceux qu'il défend.

On se souviendra de son nouveau passage à Barjac, bien servi par Michel Kanuty au piano et claviers ainsi que par Arno de Casanova aux trompette et bugle : ils sont de ceux qui ont rendu ce cru excellent, gouleyant, inoubliable.



NOS ENCHANTEURS

le quotidien de la chanson

Barjac 2024 : Chouf, ça chauffe !

29 juillet 2024, Barjac m'enchante, Chapiteau du Pradet, par Michel Kemper.



Chouf - photo ©Didier Kovacs

Ce n'est pas que la scène du chapiteau soit extra-large mais tout se déroule ici en plus resserré, sur un praticable posé sur la scène, à l'exacte dimension d'un lieu douillet et chaud (cause à l'insupportable canicule, ça l'est plus encore), intime, comme un petit cabaret, une cave où cuve le meilleur des sons. Le Toulousain Simon Chouf est le maître de cérémonie, à étreindre le contenu de son futur album. Album qui tranche après des années de quasi silence (son dernier opus original, Volatils, remontant à 2017). Un album noir, couleur de ces temps incertains, anxiogènes, où tout semble sombrer dans la folie, la violence, dans un dérisoire sursis. Le spectacle, le disque sans doute aussi, se nomme « A l'attaque ! » : il n'est que combats présents et à venir.



Chouf - photo ©A-Marie Panigada

« Qu'avons-nous fait du monde / A trop le consumer / On a saturé le ciel / De particules fines / De poussières crachées / Dans l'air pollué / D'immonde ». Et d'insister plus encore : « Que nous a fait le monde ? / Qu'on veuille le ré-inventer / On sait que c'est fini bientôt / Que tout est parti en fumée ».

Les saccages à l'environnement, cette terre qu'on assassine mais pas que. Chouf scrute notre société, qui ne vaut guère mieux. Lui n'oublie rien et se fait comptable des violences étatiques : « Pour Malik, Adama, Rémi / Pas de pardon ni oubli / Innocents quoiqu'il arrive / Dans la mémoire collective ». Chouf chante l'Histoire au présent, avant qu'elle ne s'estompe, qu'on la tronque, revisitée par des falsificateurs. C'est du reste le rôle de la chanson, que peu perpétuent.



Chouf - photo ©Janick Foucault

Les titres se succèdent, implacables et tristement beaux car souvent sans issue, fut-ce par le truchement de son chien qui est con et n'y comprend rien : seule la musique y fait lumière, étrange clair-obscur, étonnante chanson-rock d'humeur presque badine, qui parfois frôle avec la musique foraine et contraste tant avec le propos. La formation est classique et aguerrie : Simon (Chouf) aux guitares et bugle, l'autre Simon (Portefaix) à la batterie et Maillys aux claviers. Du beau travail.

Le propos est ardu, très « terre à terre » et pour autant baigné de poésie, la chose est entendue ; la chaleur accable mais le public est là, qui ne perd pas le moindre vers, suspendu à ces chansons qui toutes nous apparaissent pour les bijoux qu'elles sont. Du grand Chouf, faut-il le dire ? Mais du nécessaire, d'abord et avant tout.

NOS ENCHANTEURS

le quotidien de la chanson

Barjac 2024 : Léo Haag, qui joue debout sur son piano (peut-être un détail pour vous)

30 juillet 2024, Barjac m'en chante, jardin des papotages, par Michel Kemper.



Léo Haag aux Papotages ©Anne-Marie Panigada

Pieds nus, qui funambule sur un muret, où à quatre pattes sur le piano, à le sentir comme un animal le ferait d'une femelle, à le questionner de ses gestes, le sonder, voir ce qu'il a dans le ventre, à faire le tour de la question.

Il hisse le couvercle du piano comme on le ferait de la grand'voile d'un bateau : promesse d'un départ. Appuie sur une touche, puis une autre, puis encore... tout le clavier. S'essaie, ose la voix. « Toutes les nuits, je braque / N'importe quelle baraque / Vive le travail au black / Pour un salaire oblique ». Joue de son piano comme d'un xylophone, en tirant d'improbables sons,

des trucs incongrus, saugrenus : c'est ambiance de catacombes, savant flou, tubes à l'essai. Élémentaire précaution, il étale sa pâte à modeler le son ; plastique comme jamais, le dedans du piano devient conteneur à objets recyclés, composteur de déchets... Singulier, bizarre. Que est donc ce mystérieux pianiste ? Un clown, un agitateur, un de ces éco-terroristes ennemis jurés de Darmanin ? Sans doute pas, encore que : un simple musicien un rien déjanté, au moins par intermittence, ce qui est sans doute pire. Pour le reste... Géo Trouvetou du dedans de son instrument ainsi malmené, MacGyver du dehors, théoricien autant que musicien de son instrument, Léo Haag est le digne héritier de Jean-Paul Farré, illustre déjanté qui, dans les années soixante-dix et les décennies suivantes, terrorisa ses pianos dans les plus pures folies, le burlesque accompli. Je dis ça mais Haag ne le connaît même pas, à croire que toujours la folie se réinvente, que sa permanence est inscrite dans les gènes des sans-gènes du one-piano-show... Haag va d'une inspiration l'autre mais, quand il s'attarde en ce jardin des papes-otages, sur les pédophiles de l'église catholique, ça sonne sévère sous les chasubles : Haag a la dent dure, le verbe aussi raide qu'un sexe de séminariste reniant son vœu de chasteté dans plus impubère que lui.

On n'a pas le temps de digérer ses charges et trouvailles que notre fou pianant-chantant est déjà passé à autre chose, autre dimension : là il tire de son piano tout terrain de déchirants chants de baleines... Oh, je pourrais tenter l'exhaustive liste de tous ses forfaits mais ce serait vain : tentez plutôt de le voir, cet olibrius, retenez votre souffle, optez pour sa diversité florissante, flamboyante : c'est un singe qui s'attelle à l'improbable, gravit devant nous l'Himalaya de rêve ou d'idéal, fait de son pauvre piano le pinnacle du fantastique et son spectacle un oasis vers lequel vous reviendrez, voire, vous reviendrez boire : en période de canicule, c'est bienvenu.



Barjac 2024 : Évelyne Gallet, mère et fille

30 juillet 2024, festival Barjac m'en chante, Chapiteau du Pradet, par Michel Kemper.



Évelyne Gallet © photos Anne-Marie Panigada

« Après la peur de la première fois / Après la lune au bout des doigts / Après le doute qui dicte sa loi / Avant l'envie d'un nouveau refrain / Je vous reviens ». Depuis combien de temps ne l'avions-nous vue sur une scène de Barjac, si ce n'est, parfois, nuitamment, pour le plaisir en scène ouverte ? Toujours est-il que d'applaudir la lyonnaise Évelyne Gallet est un événement. Qui, comme tout ce qui est rare, se savoure.

D'autant qu'elle préparait, avec cette délectation qu'on lui devine, ce scoop, cet événement, ce dédoublement, cet adoubement. Nul besoin d'hologramme mélanchonesque ici : la dame est deux, nous présentant sa fille, Mina, chantant au final avec elle. Joli cadeau d'autant plus que la digne rejetonne a de qui tenir, dont une jolie voix. Comme sa maman. Et de repenser à cette réclame qui s'étalait dans les magazines papier que les festivaliers d'un certain âge (est-ce pléonasmisme dans mon propos ou simple malice ?) se souviennent encore : le « Qui est la mère, qui est la fille ? » du savon Cadum...

Ceci dit, le récital est celui de la chanteuse Évelyne Gallet : depuis son dernier passage, elle a des choses à nous dire, à nous chanter, d'autant que, de Prohom à Balmino, de Rouillet-Marchand à Bobin, de Tampère à Piris, elle a grandement élargi le cercle de ses auteur.e.s et compositeur.e.s. De ses débuts, elle a tout de même, gage de fidélité, gardé Les Confitures de son ami Font, la chanson-titre de son premier album.

Deux décennies de scènes ont fait d'Évelyne une redoutable artiste, forte en gueule au besoin aussi bien que séductrice, prodigue en tendresses : « Je n'suis pas nonne / Ça vous étonne / Je suis pourtant des plus heureuse / Je suis l'amante religieuse ». De là à la prendre pour une sainte, je n'ose. Car la belle insiste d'une chanson l'autre : « J'ai envie de bouffer le monde » poursuit l'amante. Je ne sais d'ailleurs si c'est de cause à effet, mais y'a pas de mâle sur cette scène : tous croqués ? J'ai parlé de l'héritière certes mais, pour seul musicien, c'est une dame qui officie avec Évelyne : Elvire Jouve, aux percus, clavier et autres bidules, qui brille tout aussi sûrement que la chanteuse.

Pas de mâle à se faire, d'autant qu'elle nous chante « l'homme en général » : « depuis le temps que je pratique cet animal / pour des raisons thérapeutiques ou bestiales / J'en ai pas mal à raconter... »

Par ses auteurs, tous complices, Évelyne Gallet se raconte ou s'en raconte. Ça parle souvent de choses du cœur ou du cul, avec des mots que seule son audace sait magnifier. Elle est comme Midas qui transforme tout en or : c'est sans doute pour ça que ce spectacle et son récent album portent le titre de « Brille ! » Gallet lustre ses chansons, en fait les chromes et les chromatiques : ça rutille, ça étincelle, ça brille !



Barjac 2024. Tout est Fortuit et rien ne l'est

30 juillet 2024, Barjac m'enchante, salle Trintignant, par Michel Kemper.



Marie Fortuit et Lucie Sansen © photos Anne-Marie Panigada

Il n'y a, ici, rien de fortuit. Ou plutôt si. Deux femmes sont en scène, en ce cocon intime et rassurant de la salle Trintignant. Deux femmes et, en ombre portée, une troisième, essentielle, omniprésente en la personne d'Anne Sylvestre. La salle est pleine, le spectacle beau, le bouche-à-oreille d'une redoutable efficacité, les dernières places disponibles âprement disputées.

Deux femmes, donc, et ce regard qui les lie... Une histoire d'amour et d'amitié, avec en toile de fond la disparition et l'ardent souvenir, la redécouverte même, de la chanteuse Anne Sylvestre. Associer son destin à celui d'Anne n'est pas nouveau. Marie Fortuit et Lucie Sansen en font, elles, un récit puissant, à la fois intime et grand public, émouvant, passionnant. Leur rencontre et, en simultanée, la sortie de piste de la chanteuse que nous apprend, à la radio, le témoignage de Michèle Bernard (dont le Madame Anne sera interprété plus tard)...

« La Vie en vrai » – c'est le titre du spectacle – nous dit l'héritage politique et poétique d'Anne Sylvestre dans le parcours de ces deux jeunes femmes. Aussi sûrement que dans le nôtre. Pas de bavardage inutile mais quelques mots, une narration qui tient tant du vrai que de la fiction, des émotions palpables, un dialogue, des propos rapportés. Et quelques chansons qui, une fois de plus, s'ouvrent à notre intelligence. Comme cette Douce maison dont les parois abîmées, souillées, résonnent encore de l'effroyable effraction : « Non, non, je n'invente rien / Mais je raconte tout droit ».

En une heure de temps, douceur et respect, Marie Fortuit et Lucie Sansen font plus pour nous restituer Anne Sylvestre et ses combats que cent mille pages, mille biographies. « Féministe, c'est la seule étiquette que j'aurais honte à décoller », c'est ce que disait Anne, c'est visiblement ce que Marie et Lucie reprennent en écho, prolongent même. Dans un spectacle touchant, d'une grande sobriété, où s'animent les sentiments que Sylvestre a consigné dans d'illustres mais humbles chansons. Des chansons qui sont comme trames, filigranes, repères d'autres vies, ici celle de ces deux musiciennes et interprètes.

Qui, l'une en blanc et noir, l'autre en noir et blanc, font élégant jeu de dames dans un manifeste de vie, brillant, éclatant.

L'émotion ici se mesure aux larmes qu'on tente, vite fait mal fait, d'essuyer, de cacher au sortir de la salle.



« L'émotion ici se mesure aux larmes qu'on tente, vite fait mal fait, d'essuyer, de cacher au sortir de la salle. »

Barjac 2024 : coup de Boule au Pradet !

30 juillet 2024, festival Barjac m'en chante, Chapiteau du Pradet, par Michel Kemper.



Boule © photos Anne-Marie Panigada

Ses vieilles affiches le présentent avec pour avantageuse coiffure une imposante boule rousse, façon grosse peluche. Ce même cliché orne encore son site. Le coiffeur a dû rectifier la silhouette du bonhomme, tailler ses cheveux tout en préservant celui sur la langue qui lui fait cette signature vocale si particulière, sans doute pour mieux rentrer dans les normes actuelles de la chanson, tenter de séduire Nagui ou de ne pas effrayer Drucker. Ça a dû plaire à Julie Berthon.

Si ma mémoire est bonne, Boule, malgré son déjà long passé dans la chanson (son CD Les Pizzas fête ses dix ans), était encore inconnu à Barjac. Et que fait-il une fois dans la place, il se raconte, façon autobiographe, et fait compilation de son œuvre, de son talent qu'il a grand, comme pour utilement rattraper le temps perdu. Dans un concert de grande complicité avec le public, presque entre amis. Si ce n'est le format étriqué des concerts sous ce chapiteau (une heure seulement, pas plus) qui forcément réduit tant le chant que le champ, c'est nourri d'anecdotes, certaines pleines d'émotion, d'autres gorgées d'humour, des coups de cœur des coups de Boule (c'est facile, je sais, mais j'ai un titre à justifier). C'est fou comme, de suite, ça vous rend le personnage familier, sympathique : déjà, on l'adore et aimerait le revoir en un set complet pour en savoir plus encore, sur ce parcours enchanté qui le mena à cette incroyable notoriété, au moins à la reconnaissance de Barjac, préférable à toute autre médaille.

Ses anecdotes sont aussi dans ses chansons, comme dans celle où, Petit-fils de Fantomas qu'il dit être, il courtisait les demoiselles au collier de perles. Dans une autre, il est agoraphobe et nyctalope, mycétophage cataphile. Et cancre idéal, à la Cervelle de moineau. Serait-il à ce point mytho façon Lavilliers ? En fait, il scrute les travers en nos endroits. Et c'est cash. Qu'il parle de lui ou d'autres de sa connaissance, c'est la vie qui suinte de ses chansons. Et presque chuinte tant c'est chouette. Truculent, pertinent, bavard, drôle, Cédric Boule coche plein de cases. Le décrire au plus près est difficile, les confrères prévaricateurs s'étant accaparé les justes qualificatifs, ne me laissant que le recours au dictionnaire des synonymes. Osons : c'est simplement un humain dont on aimerait se faire copain, un conteur, un amuseur, qui plus est bon musicien. Qui, après pas mal de temps en solo sur scène, s'est adjoint accordéon (Sonia Rekis) et contrebasse (Fabrice L'homme). Bonne pioche qui élargit encore les influences et fait feu de tout bois, bois de guitare s'entend.



Boule © photo Didier Kovacs

Au bout de l'heure réglementaire, le public sort avec une banane grande comme ça, satisfait d'avoir gagné un nouvel et sympathique chanteur, un dont on se souviendra, dont on (re)parlera. Ça fera Boule de neige, même en plein été.

Barjac 2024. Nawel Dombrowsky, d'âme en âme

30 juillet 2024, festival Barjac m'en chante, espace Jean Ferrat, par Francis Panigada



© photos Anne-Marie Panigada

On le sait, le public de Barjac est fin connaisseur, attentif et exigeant. Son enthousiasme n'a d'égal que son sens critique, il peut s'exalter, encenser un artiste mais se montrer plus réservé, parfois même injuste envers celui-là d'un spectacle à l'autre. Ainsi en fut-il pour Nawel Dombrowsky qui avait reçu bien des ovations lors d'un précédent passage en 2022 pour le savoureux récital des « femmes à la cuisine » écrit pour elle par Yanowski et dont la prestation pour sa nouvelle création « Incarnée » fut accueillie avec moins de chaleur.

Pourtant, dans cette nouvelle incarnation, Nawel s'est investie corps et âme avec des textes issus de sa propre plume, avec sa générosité, son talent de comédienne, de chanteuse, de danseuse, ce mélange d'humour et de douceur, d'ironie et de tendresse, son regard plein d'humanité, ses engagements.

Tonique, virevoltante, elle nous emporte dans un voyage, une migration d'âme en âme pour des portraits sensibles, une mosaïque d'émotions, de sentiments, d'images. Les mots sont ici touches impressionnistes, traits percutants, flèches ou caresses, voués à se lier au rythme et à la musique, loin d'un fleuve tranquille ou d'un simple discours, servant justement les thèmes qui lui sont chers.

Dans l'imaginaire de Nawel, il y a l'enfant qui parle en elle, qui se rappelle à sa mémoire avec sa « vie toboggan », ses marelle et balançoire (Nana), il y a ce mystère de l'enfant qui naît et qui semble issu de mille vies, faisant « escale dans le port de nos bras » (Enfant vieille âme). Dans son cœur, il y a le sort des femmes, le corps des femmes, celle qui se donne ou se prend, fruit de la convoitise des hommes (Marie Madeleine des temps modernes), celle qu'on abandonne (Lou) mais qui se relève, couronnée de soleil, avec sa soif d'amour. Dans son esprit, entre espoir et révolte, se dresse la vengeance de ces femmes amérindiennes, filles de la forêt « bafouées, souillées, tuées » (Cheyennes).

Au long de toute cette migration, Nawel démontre, encore une fois, sa capacité à nous entraîner de tragédie en comédie, de l'émotion à la fantaisie. Elle peut passer du regard ironique sur un couple de vingt à quarante ans (Chanson gnangnan) à celui sur la douleur et le manque d'amour d'un oublié de la vie (T'as pas ?), donner vie à une statue de la Vierge de Pigalle témoin de toutes les turpitudes ou à une troupe de chanarchistes pour finir dans des accès de pure folie dans Moi Présidente.

Un tel chemin ne saurait se faire dans la solitude, il faut des compagnons de route, des soutiens, des accompagnateurs et quel beau duo que celui de Nolwenn Tanet (compositions, claviers, accordéon) et Louis Ouvrard (violon, guitare électrique, pad) ! Entre ballade, valse, musique du monde, accents jazz ou tziganes, ils illustrent chacune de ces vies, leur donnent chair. N'oublions pas aussi Xavier Lacouture, œil attentif, qui s'est attaché à la mise en scène.

Que dire de plus ! Le voyage auquel Nawel nous a convié ce soir-là ne saurait être complet ; il manquait, durée d'une première partie oblige, quelques personnages à ce tableau. On ne peut que vous inviter à reprendre l'aventure avec elle et vivre la magie de cette réincarnation.



Barjac 2024. Romain Lemire, de la douceur avant toute chose

31 juillet 2024, festival Barjac m'en chante, chapiteau du Pradet, par Francis Panigada



Romain Lemire sur la scène de Barjac © photos Anne-Marie Panigada

Il y a maintes et maintes façons de se présenter au public, lui faire face, l'affronter, le saisir avec force ou s'offrir en sacrifice, le bousculer, l'emporter dans un tourbillon, le surprendre, faire de la scène un combat. Romain Lemire a choisi une autre voie : « Lorsque Julie Berthon m'a appelé pour me proposer de venir au chapiteau de Barjac, j'ai eu envie d'y aller seul en piano/voix, j'ai eu envie d'un seul fil entre ce public et moi, tenu peut-être, fragile probablement, mais le plus court chemin entre nous, aussi spontané qu'un regard », un choix tout empreint de délicatesse, une douce parenthèse, une caresse au milieu des tempêtes.

Solitaire, égaré, naïf et tendre, tel est l'esquisse subtile d'un portrait que Romain dessine tout au long de ce spectacle, croquis d'une vie dans ses instants fragiles, jugés parfois futiles, mais pourtant essentiels que Romain nous invite à aimer. Rêveur, entre mélancolie et allégresse, il flâne savourant les premières lueurs de l'aube, le goût de la solitude : « Aux toutes

petites heures du matin / On est seuls au monde et c'est bien / ... / Aux toutes petites heures du matin / On écrit l'incertain espoir... » Entre étonnement et émerveillement survient ce changement soudain de regard à la découverte de la peinture de Soulages et la surprise qu'un rayon de lumière vienne poser du soleil sur l'ombre de ses regrets (Matins légers).

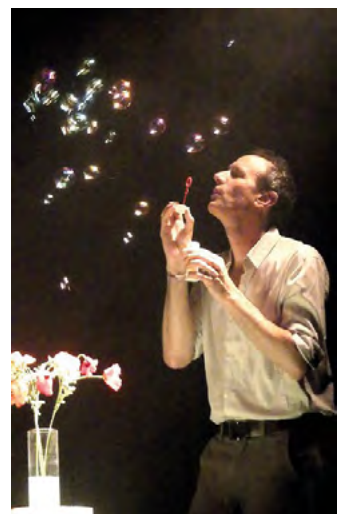
A l'instar de cet alter-égo qu'est Gaston moins le quart, Romain se dévoile sous la pudeur d'un sourire, doux, délicat, bienveillant, à la fois rebelle et ringard, lucide sur le monde, empli de doutes et d'incompréhensions (Je veux descendre), ce monde qui marche sur la tête dont il célèbre pourtant l'humanité avec amour : « Aux vivants / Attachants que je fréquente / Aux vivants / L'empathie reconnaissante » (Monuments aux vivants).

Et puis après tout, quelle meilleure façon de se détacher du cours de la vie et du superflu que d'imaginer sa propre disparition ! Avec Je suis mort Romain prend prétexte de ce départ virtuel pour un retour sur soi et son rapport aux autres, un moment pour poser des souvenirs, le temps de quelques soupirs. Ici « La mort n'est pas un échec / C'est la fin d'une réussite », d'une existence célébrée. Et puisqu'il n'est nullement question de manger les pissenlits par la racine, autant en sourire et, dans un moment de fantaisie, s'abreuver sur scène de l'eau des fleurs...

Avec cette même subtilité, un brin parfois de douce ironie et par-dessus tout une infinie tendresse, Romain s'attache aux jeux de l'amour. Tout en retenue, C'est compliqué nous dit toutes les hésitations, les effleurements, l'émoi d'une première fois. L'amour, dans toutes ses déclinaisons, peut être l'incertain Ponctuation, habile jeu d'écriture sur la rupture, de points de suspension en interrogation, le délicat et romantique Ce baiser emprunté à François Morel, l'évocation nostalgique de Nos amours de jeunesse.

Nostalgie encore avec ces Auvergnats si éloignés de cette vie citadine parfois dissolue mais si chers à son cœur à qui il adresse quelques notes de musique, avec cette traduction/adaptation de Bella ciao (Salut mon amour) où se mêlent passion et rébellion. Enfin comme un hymne final, Romain nous invite à ne pas remettre nos joies aux lendemains qui chantent, à aujourd'hui Vivre en fanfare.

Un moment hors du temps, un voyage singulier dans une intimité qui se fait familière, une présence pleine de charme, un zeste d'impertinence, une voix caressante, apaisante, de la douceur avant toute chose, de la tendresse pour tout bagage, tout simplement du bonheur partagé : « Aujourd'hui j'ai vécu ça m'a pris la journée / La finir avec vous, c'est finir en beauté ». Merci Romain.



Barjac 2024 : Melissmell, l'étincelle, la flamme

31 juillet 2024, Barjac m'enchante, Espace Jean Ferrat, par Michel Kemper.



Melissmell © photos Janick Foucault

« Entendez-vous / Dans nos campagnes / Mugir nos pauvres de faim de froid / Qu'ils viennent jusque / Dans vos bras / Pleurer dans vos villes / Nos sarcasmes... » Il y a vingt ans qu'apparut sur scène Melissmell, au nom croisé d'une plante médicinale et d'un titre de Nirvana. Vingt ans de bruits, de fureur, de calme et de tempête, de vers apaisés et d'hymnes le poing levé. Vingt ans après, on entend toujours mugir dans nos campagnes.

« J'ai passé des années à combattre la mort / À dessiner des rêves, à espérer encore ». La rumeur le dit qui en sait quelque chose : la vie pas de tout repos de Melissmell, ses heurts et ses malheurs, son « burn-out dans la cave »... Mais elle est là, devant nous, résolument debout. L'étincelle l'a réveillée, la flamme est toujours vive.

Son pianiste habituel n'a pu être présent et c'en est un autre, Julien Drive, qui, au débotté, se retrouve au clavier de l'élégant Steinway & Son. Il y excelle, surtout qu'il a dû apprendre le répertoire de la chanteuse en presque moins de temps qu'il ne faut pour le jouer.

Récital piano-voix pour de longues supplications toutes déchirantes, où la chanteuse, authentique, sincère, malmène dangereusement sa voix. Nous souffrons pour elle, avec elle. Melissmell est émouvante comme jamais, pas bien grande de taille mais géante quand même, au chant énorme, celui des combats passés, présents et à venir, plus nombreux encore. « Ici les résistants ont le cœur qui résonne / C'est qu'ils sont turbulents les enfants de Maldonne / Ont écrit cette histoire, qui seule nous appartient / Propriétaire de son petit bout de chemin ». Cette Petite chanson du maquis a débuté le récital, elle pourrait tout autant le clore ; elle est la permanence de la révolte de Melissmell, sa plus belle signature : « La petite flamme qui brûle en moi vous l'aurez pas / L'absurdité, la surdité je les combats ». Des vers à toujours fredonner à l'heure des choix...

Nourri tant du souvenir d'Olympe de Gouges que de Ma France de Jean Ferrat, le chant de Melissmell porte en lui la trace de tant de cris, de slogans pas négociés, de résolutions, il s'inscrit tant dans nos préoccupations, nos attentes, en cette insolite actualité politique pour l'heure suspendue qu'il nous est bienvenu, juste et nécessaire rappel dans une prétendue trêve estivale. Ce chant est parole généreuse, puisé pour partie dans le répertoire enregistré de la chanteuse et nourri de chansons pour l'heure inédites, d'un prochain album.



« La lumière sortira de tous côtés » clame Melissmell. En retour, portables et briquets illuminent l'espace devant elle, troc d'amour et d'espoir. Plus qu'un succès, le retour de notre passionaria en cette enceinte fervente est un message politique.

« Plus qu'un succès, le retour de notre passionaria en cette enceinte fervente est un message politique. »

Barjac 2024. No Mad, joyau en son écrin

1er août 2024, festival Barjac m'en chante, salle Jean-Louis Trintignant par Michel Kemper



© photos Anne-Marie Panigada

La salle Trintignant est décidément lieu étrange en ce festival. C'est là qu'à onze heures moins onze la chanson s'explique, se prolonge, que des discours s'élaborent. Puis, deux à trois heures plus tard, des concerts curieux, intimes, par nature différents, qui ne trouveraient leur place ni leur logique en d'autres lieux de la ville, s'offrent à un public peut-être plus connaisseur encore.

On y a entendu Guilhem Valayé, on y a ouï Marie Fortuit... De petites pépites qui font grandes lumières dans la programmation. Autres et fameux lumignons, ces cinq chanteurs et musiciens de No Mad. « On dirait qu'ils volent / Et parfois même ils volent / Comme des oiseaux la nuit [...] On dirait qu'ils volent / De leurs baisers il volent / Quelques heures à la nuit... » Des artistes ici baignés d'obscurité, sans éclairage ni sono. Et pourtant incandescents, lumineux comme rarement. Des voix et quelques instruments, cordes surtout, un bodhrán et une clarinette. Des bougies aussi. Le temps est suspendu. En fait, nous sommes hors du temps, et presque de l'espace. Des effluves trad' venues de loin, une poésie sans âge qui semble charrier le passé et scruter nos émotions. Sans effet de manches, nulle mise en scène : seulement une admirable poésie sans rien d'autre, dans sa presque virginité. « Le temps est une caresse aussi chaude que le vent... ».

No Mad ne peut être que rebelle aux code-barres, aux trop faciles étiquettes. L'art de ce quintet se nourrit de tant d'influences qu'il est presque orphelin. Et vous laisse sans voix. Cette chanson semble cependant être l'héritière du trad' (ne parlons pas de folk, ce terme tellement galvaudé qu'il ne veut plus rien dire), non au sens de paroles et musiques traditionnelles (si ce n'est l'évocation des sentiments, rien ici est repris aux thèmes traditionnels) mais comme la persistance d'un genre dans le temps, sa logique évolution. Il y a chez eux, dans leur ADN, de cette démarche jadis entamée par Gabriel Yacoub ou par Évelyne Girardon, par Dalila & Christian Laborde aussi. Et de cet art complexe, baroque et raffiné de Piers Faccini... No Mad nous apparaît pour ce qu'il est : une bulle d'oxygène dans la chanson, tellement étrange qu'elle en est presque incongrue, surprenante au-delà de tout. Qui plus est luxueuse malgré et paradoxalement à cause de son extrême dépouillement.

Tout est beau, tout est calme, apaisé. L'assistance est plus attentive qu'en n'importe quelle autre occasion, à l'unisson de ce récital d'exception qui nous est offert, dont chacun mesure l'importance. Dans un festival où, plus encore cette année, la chanson est plurielle comme jamais, No Mad nous offre encore un autre possible, une autre voie de la chanson, une facette plus rare encore, peu explorée, précieuse. Comme un joyau, dont cette salle Trintignant est décidément le plus bel écrin.



Barjac 2024 : embrasser la Phanee !

1er août 2024, Barjac m'en chante, Esplanade Jean-Ferrat, par Michel Kemper.



Phanee de Pool sur la scène de Barjac ©Anne-Marie Panigada

Je suis au premier rang et ce sont d'abord les pompes de la dame qui m'impressionnent, ces DocMartens noires aux redoutables semelles qui martèlent la scène, improbable danse tribale participant au chant délirant mais précis de cette Phanee de Pool, qui d'emblée vous impressionne, idée qui ne vous quittera plus. Ces chaussures et la tenue de la chanteuse, étudiée, calculée, pratique, idéale, comme pour accomplir une performance en solitaire, telle une télé-réalité en zone farouche. Je n'ose dire ennemie mais nous sommes à Barjac et tout est possible même si les hordes d'intégristes ont décampé depuis longtemps : devant De Pool, ils n'auraient pas fait les coqs bien longtemps.

Il y a deux ans, sur cette même scène, Narcisse, autre Helvète, faisait son show lui-aussi à partir d'écrans vidéos : l'histoire se répète, se prolonge, à croire que nos Suisses font étrange cohérence, fascinante résonance, fut-ce par le truchement d'écran. Tout ici est étudié, au poil près, au clignement de cil : l'artiste est seule en scène, assistée par machines et ordinateurs. Une seule défaillance, bug ou erreur humaine, ingérence étrangère (c'est banal de nos jours) et c'est la cata, tout s'effondre. La dame a beau avoir la posture et le costume d'une dresseuse de fauves, sans fouet, elle se doit de mater, de dompter flux, loopers et algorithmes. Malgré le lieu, on ne se posera pas la question de savoir si c'est de la chanson : pas de temps à perdre, nous sommes dans un souffle, un débit sans nul débat, des paroles qui vont bien plus vite que nous, que nous tentons de capter, de fixer, certains qu'elles sont aussi belles qu'importantes. Phanee de Pool allie la logique de la machine à la (belle) sensibilité de l'humaine. Pas le temps pour moi de grappiller au vol quelques vers, le temps de sortir mon stylo ils passent au rouge : tout juste pige-t-on qu'ils parlent de nous et de nos travers, de notre environnement contrarié, qu'ils en dressent un implacable constat. Et que le slam de la dame, certes onctueux, est des plus tournebouyant.

Signe des temps, le public en son ensemble adhère, stupéfait, assommé, rassasié. La rencontre est bien trop récente pour analyser sur l'instant cette tempête qui vient de déferler en cette esplanade mais la satisfaction se lit dans la plupart des regards : De Pool vient d'entrer dans la grande famille de Barjac. Quitte à tordre le sens de l'expression d'origine, il nous faut embrasser la Phanee !



« [...] une tempête qui vient de déferler ... »

« [...] le public en son ensemble adhère, stupéfait, assomé, rassasié... »

Barjac 2024 : Barcella, plus haut, plus beau

1er août 2024, Barjac m'en chante, Esplanade Jean-Ferrat, par Michel Kemper.



Barcella sur la scène de Barjac © Janick Foucault

« Sur tous les chemins de traverse / Dans toutes les larmes de l'automne / J'ai cherché la perle dans le cœur des hommes... » C'est un grand enfant, un tendre utopiste, d'un univers qu'il gravit chaque fois du haut de ses cubes, de ses promontoires, jeux de construction qui appelle la grandiloquence autant que l'éloquence, comme pour mieux voir venir, pour mieux dire. Lui c'est Barcella qui, certes avec appréhension, depuis longtemps guettait, scrutait Barjac, comme un sensuel et périlleux objectif, une famille à rejoindre. Il y est, qui plus est sur la grande scène pour en faire la clôture, où comme partout il prend de la hauteur. C'est plus qu'un honneur pour lui ; ça l'est tout autant pour nous. On ne l'y connaît pas plus que ça : à lui de se surpasser, de mettre la barre haute, un cube de plus sans doute.

La teneur de son nouvel album est cependant bien plus douce que les précédents. Pas de faste cette fois, beaucoup de retenue : c'est un poète lunaire qui s'expose à nous. Le ciel est grandement étoilé, la toile de fond est raccord, la canicule a la politesse de se faire moins oppressante : « Et crois en ton étoile / Passés les nuages le soleil t'attend mets les voiles ».

Devant nous, le clown est radieux, sympa, prévenant, précieux même, à l'adresse du public, les mots courtois et, même susurrés, bien articulés, ce qui est autre forme d'infinie politesse. Si l'artiste qui l'a précédé a laissé ses marques, lui est dépositaire d'un tout autre univers, presque à l'autre bout, fait de poussières d'étoiles : à l'issue de ce tour de chant, nous en aurons plein les yeux. Et la tête remplie de vers, d'onomatopées, de gimmick à vertu pédagogique, de choses oh combien pétillantes et piquantes (eh, un chanteur à barbe, ça pique !).

« Combien de rêves faudra-t-il planter ? / Le jour se lève et je ne trouve pas / Combien de mers faudra-t-il traverser ? / Mauvais élève, je reste planté là ». Le phrasé, le grain si particulier de sa voix, l'empathie, tout par cet artiste est différent, qui occupe dans la chanson une niche pas ou peu fréquentée. Comme une fragrance encore inconnue ici, qui manquait au paysage. « Donne / C'est là tout ce qu'il nous reste / Donne pour la beauté du geste / Donne aux rêveurs alentours / Touche les cœurs par amour » : c'est une ode à la tolérance, au vivre-ensemble aussi, soit l'exact opposé de son presque homonyme (je le dis à l'intention de mon correcteur automatique qui, bordel, souvent me propose le nom du sinistre facho en lieu et place de celui du poète). Barcella est un lutin bondissant et facétieux, humaniste et amoureux, entre tous lumineux. Un chanteur pas comme les autres qui s'apparente aux magiciens, tirant de sa casquette des mots plus gros, plus beaux. Idéal pour clore un tel festival où chaque fusée a semblé plus belle que la précédente.



« Idéal pour clore un tel festival où chaque fusée a semblé plus belle que la précédente »



Léo Haag. photo Olivier Coiffard

BARJAC M'EN CHANTE 2024

QUELQUES CONCERTS MÉMORABLES

Nous évoquons ici quelques-uns des spectacles qui ont grandement conquis le public cette année.

Avec en premier lieu notre coup de cœur découverte au jardin des Papotages, **Léo Haag**, qui étant donné l'heure en fin de matinée et la jauge plutôt modeste, n'a pas été vu par tous les festivaliers.

Livrer pagaille, chansons pour un piano dérangé. On le découvre pantalon noir et chemise rouge, marchant pieds nus sur un muret puis passant sur le piano, où debout il chante un premier morceau, puis en fait le tour, non pas autour du piano mais dessous et dessus, tel un escaladeur ! Il ouvre alors son piano quart-de-queue comme s'il hissait une voile pour nous emmener, nous emporter en voyage. Et c'est ce qu'il fait ! En explorateur de piano, Léo Haag le bidouille, le trifouille, le bricole, pose des objets sur les cordes ou joue directement avec, et le son du piano dérangé par ce Léo Trouvetou devient

insolite... ou clavecin... ou chant de baleine. Ce n'est pas un spectacle en solo, mais plutôt un véritable duo dans un rapport intime, quasi charnel entre l'artiste et l'instrument. Quand Léo joue, nous découvrons un excellent pianiste ; quand il chante, il se révèle un étonnant auteur, aimant jouer avec les mots et les angles de vue décalés. *Tempête dans un encrier* raconte tout un amour en explorant le champ lexical de l'écriture, *L'ogre d'église* traite de la pédophilie à base de jeux de mots et d'à-peu-près. Ces extraits d'*Histoire d'enfer* reflètent la démarche de cet artiste inclassable et bienvenu : « Une cartouche dans mon stylo / Un marteau dans mon piano / Le p'tit oiseau sous mon chapeau / Je prépare mon sac à mots » — « Je suis pas fou je suis le fil / Du temps qui court et je voyage / Sur des routes et je déroute / Je fais des tours, des détours » — « Voyant le fil se défaire / Je mords dans la vie / Juste histoire d'enfer /



Thomas Pitiot, accompagné par Michel Kanuty et Arno de Casanova. photo Olivier Coiffard

Un petit paradis ». Ses années d'exercice dans la rue ont aiguisé son sens de la répartie et, lorsqu'un tracteur passe bruyamment à proximité, gênant son concert, il clame : « Quand la culture rencontre l'agriculture ! » Debout sur le piano avec son tambour, il termine par *En chantier*, chanson-phare et titre de son album. Une prestation unique, mêlant avec inventivité et humour l'esprit d'un spectacle de rue, la qualité du pianiste-musicien et la finesse d'écriture de l'auteur. Une belle découverte pour beaucoup de spectateurs.

Dans la salle Trintignant, deux spectacles vus l'an passé à Avignon ont beaucoup touché le public : **No Mad** (lire *Hexagone* n° 29, p.144.) et **La vie en vraie** (avec **Anne Sylvestre**), conçu par **Marie Fortuit**. À voir dès que vous en aurez l'occasion.

De très longues et enthousiastes ovations debout dans la cour du château auront marqué cette très belle édition. Plusieurs papiers en ont déjà fait écho, nous nous contentons ici de citer ces spectacles en glissant quelques remarques personnelles.

Le dimanche : **Thomas Pitiot**. Le spectacle vivant tel que nous l'aimons : éclectisme des thèmes abordés et des ambiances sonores, qualité des textes, kaléidoscope d'émotions — de l'intime à l'engagé, du rire à l'émouvant —, belle harmonie musicale — et c'est une prouesse en trio, le groupe étant habituellement plus étoffé —, et une généreuse présence scénique mêlant conviction et tendresse. Sur la scène de la cour du château, par fidélité à ce qui l'a construit, il interprète une chanson de NTM puis *Ma mère* de Jean Ferrat. En rappel, il dédie *Terre volée* à Michel Bühler.

Le lundi : **Tribu Nougaro**. **Laurent Malot**, voix forte et belle, impliqué et généreux, a choisi un répertoire mettant en valeur chez Claude Nougaro l'éclectisme des thèmes, mariant tubes et chansons peu connues (*Toi là-haut*, *La danse...*). Les deux musiciens multi-instrumentistes Franck Steckar et Christophe Devillers magnifient ce spectacle respectueux et non imitatif. À noter quelques originalités : deux *medleys* entremêlant plusieurs chansons d'inspiration brésilienne



Tribu Nougaro, avec Laurent Malot, Franck Steckar et Christophe Devillers. photo Olivier Coiffard

et africaine, et en rappel la chanson-hommage *Nougaro* (texte de Christian Mesmin). La cour du château a littéralement porté et transcendé Laurent Malot : ce spectacle, vu pour la quatrième fois en quelques années, était encore plus enchanteur à Barjac.

Le mardi : **Le Cirque des Mirages**. La boîte de Pandore s'ouvre sur une galerie de personnages, d'histoires et de chansons à la limite du fantastique... qui font peur et parfois rire. Du grand cabaret expressionniste pour une performance hors normes et fascinante. La mise en scène diablement élaborée nécessite une entente millimétrée entre musique et texte. Un duo surprenant : Yanowski, très grand, et Fred Parker, petit ; l'un parle et l'autre non ; le grand debout et le petit assis. Le sketch de la marionnette, où Parker est debout et Yanowski assis au piano, met en évidence leur complicité. Yanowski, phénoménal, semble occuper tout l'espace par sa carrure et sa gestuelle et pourtant... c'est un véritable duo d'alchimistes qui jouent de leur complémentarité. Un spectacle sublimé par le lieu : une ombre géante et inquiétante

projetée sur le mur, un clocher qui s'éclaire au moment opportun. S'ils jouent ensemble depuis vingt-cinq ans, une partie du public de Barjac ne les connaissait pas et découvrait ce soir-là Le Cirque des Mirages !

Le mercredi : **Ben Herbert Larue**. Ce spectacle rodé intitulé *Souffle(s)* montre — un peu à l'instar de celui de Thomas Pitiot — tout ce que doit exprimer le spectacle vivant lorsqu'il est réussi : des chansons poignantes ou drôles, du décalé, de la poésie, de la musicalité, une belle complicité avec deux excellents musiciens, de l'humour et de la générosité dans l'interaction avec le public. Ce soir-là, deux moments nous ont particulièrement marqué : la magnifique version de *C'est peut-être* d'Allain Leprest et la chanson-sketch *Diable d'épaule* impliquant les musiciens.

Nous avons presque hâte de nous retrouver fin juillet 2025 pour la trentième édition, avec d'autres spectacles mémorables pour de nouvelles longues et enthousiastes ovations debout !

Michel Gallas

La commune "en a chanté"



L'équipe des bénévoles du festival Barjac m'en chante.

Concerts - Spectacles, Barjac

Publié le 16/08/2024 à 05:05

CORRESPONDANT

La petite ville de Barjac est devenue le temple de la chanson à texte. Trente-six concerts ont eu lieu dans divers endroits du village.

Tout Barjac a bruisé des concerts sur six scènes au total : au château, place Jean-Ferrat, sous le chapiteau du Pradet, au jardin des Papotages, à la salle Anne-Sylvestre de l'école publique. Julie Berthon, directrice artistique, et Jean Michel Bovy, président de l'association Chant libre, se félicitent de la réussite de cette 29e édition. Elle a réuni habitués de longue date et nouveaux venus qui partagent l'amour de *"chansons interprétées par des artistes à l'engagement sincère, des emprunteurs de répertoire, des fêlés de poésie, des slameurs à l'accent qui chante et aux talents en herbe"*, apprécie Julie Berthon. Des ateliers d'écriture, des concerts jeune public, des quiz et blind tests, les Rencontres de 11 heures moins 11, les scènes ouvertes de minuit trente, les apéros thèmes de Midi Cèze et l'épilogue du Bal du Limonaire ont conquis les festivaliers, le festival étant engagé dans la lutte contre les discriminations et le harcèlement.